L'Anarcho-syndicaliste - n°107
avril1971
Bulletin édité en tribune libune par l'Union des Anarcho-Syndicalistes

"RÉVISOS" DE DROITE ET "RÉVISOS" DE GAUCHE...

Les maoïstes donnent aux dirigeants russes et aux dirigeants des partis communistes nationaux qui suivent Moscou, le non de révisionnistes: en abrégé "révisos".

Les dirigeants du parti communiste français, sont donc des "révisos". Ils ont c'est vrai révisé leurs théories révolutionnaires depuis belle lurette, et de "coexistence pacifique" en "démocratie avancée", "d'union des démocrates" en désistements électoraux pour des bourgeois, de chasse aux gauchistes en étouffement de toutes luttes ouvrières, politiques et syndicales, ils ont en effet atteint le stade de pâle monture sociale-démocrate.

Mais il est des moins droitiers que les précédents: ils se disent "avant-garde consciente", se réclament de Trotsky, s'appellent sur le plan politique l'A.J.S. (Alliance des jeunes pour le socialisme) et sur le plan syndical A.O. (Alliance Ouvrière) et F.U.O (Front Unique Ouvrier).

Où en sont ces révisos de gauche?

1- POLITIQUEMENT:

Les élections municipales viennent d'avoir lieu. Ils n'ont pas présenté de candidats; mais ils ont appelé à voter pour des listes "ouvrières": Exemple à N... (79) pour une liste d' "union de gauches" (communistes, socialistes radicaux).

Rappelons que lors des présidentielles, ils avaient appelé à voter pour Duclos, stalinien bien connu et excellent comédien.

Leurs affiches ont fait état à plusieurs reprises d'un de leur slogan chéri: "Pour un gouvernement Ouvrier".

Dans leur optique (nous n'extrapolons pas!) un gouvernement à prédominance communo-socialiste (Marchais-Savary) est un gouvernement ouvrier. Probablement, même s'il s'y adjoint quelques conventionnels ou radicaux bon teint, Mitterand par exemple.

Ajoutons qu'en Mai 1968, certains de leurs militants ont encouragé le mouvement de récupération électoraliste et qu'ils ont depuis, voté des ordres du jour favorables à "l'union de la gauche".

Ainsi, aident-ils ce vieux mythe à survivre, avec toutes les illusions qu'il entretient dans la classe ouvrière, illusions qui freinent l'action ouvrière.

Mais, face aux gauchistes concurents, l'attitude de ces trotzkystes, dits lambertistes, comporte moins de mansuétude que vis-à-vis des réformistes sociaux-démocrates ou des néo-réformistes du Parti Communiste.

Dès Mai 68, incapables d'action unitaire, ils ont joué à Paris et ailleurs leur propre jeu sectaire; isolement volontaire, que bien des étudiants lancés dans l'action révolutionnaire, ne leur ont pas pardonné.

Depuis, ils continuent... les exemples abondent.

Comme les révisos de droite du P.C., ils "en ont" aux "casseurs"; ils s'en prennent à toute action spontanée, non dirigée par un appareil de Parti ou de Syndicat; ils préfèrent lutter contre la répression avec la gauche traditionnelle, plutôt qu'avec les révolutionnaires; ils soutiennent avec la plus grande réticence les militants; en lutte à la répression; qui se situent hors de leurs organisations politiques et syndicales„

Théoriquement, ces révisos de gauche, en sont restés à l'inconditionnalité aux thèses politiques et syndicales de Trotzsky, au centralisme (dit) démocratique et à la dictature du prolétariat, qu'ils veulent "dure, dure!...". Dure aux bourgeois coupables de ne pas penser comme eux. Suivant en cela, d'ailleurs, l'exemple de Trotzsky, le Thiers de la Commune de Cronstadt, il y a cinquante ans (1921).

2- SYNDICALEMENT:

Tout grand-parti, dit ouvrier, qui se respecte, élite qui se proclame consciente, vise à introduire ses lumières

dans le "monde du travail"; voire si possible, à se subordonner les syndicats ou organisations de lutte ouvrière (soviets, comités d'action, comités de grève), afin d'acquérir la force nécessaire à la prise du pouvoir.

Les révisos de gauche, comme leur grand ancêtre Trotzsky l'ont bien compris. Ils font de l'activisme syndical, non pour que les travailleurs prennent en mains la direction de leurs luttes contre l'exploitation, mais pour que eux, les avant- gardistes, dirigent les travailleurs dans la voie que trace le parti. Ils ne sont, en fin de compte, comme leurs frères révisos de droite, que des dirigeants en puissance, ou aspirants bureaucrates, dans les syndicats.

Cette position de principe explique que, de 1965 à 1969 ils aient essayé de coloniser l'Ecole Emancipée, minorité de l'enseignement groupant, sans préséance, des enseignants révolutionnaires d'options politiques différentes; cet essai fut d'ailleurs un échec, et fit apparaître le caractère mensonger de leurs déclarations unitaires.

Mais il leur faut harmoniser leurs positions politiques et syndicales, sinon le parti sombrerait. Alors, pour faire pendant au thème "unité de la gauche" on crée le slogan "Front unique ouvrier" qui aboutit concrètement à unifier les luttes ouvrières par en haut, sous la direction des grandes bureaucraties syndicales que verbalement, on pourfend pour avoir l'air révolutionnaire.

C'est ainsi qu'on a vu nos révisos de gauche, voter le rapport moral annuel des bureaucrates intégrationnistes de F.O. (congrès 1969); voter certaines motions d'orientation des bureaucrates syndicaux de l'enseignement.

Sur le plan du syndicalisme étudiant, il s'agit pour eux de diriger ce qu'il en reste: la grande masse étudiante ayant déserté l'U.N.E.F., syndicat officiel. Chacun sait ce qui s'est passé récemment.

Restés seuls; les communistes de l'U.N.E.F.-Renouveau et les trotzkystes de l'A.J.S. ont, après les bagarres d'usage, créé chacun leur U.N.E.F. et réuni chacun un congrès. Comme il se doit, et à l'image des congrès de la C.G.T. téléguidée par le P.C., les deux congrès U.N.E.F. ont été "unanimes".

La presse nous en conte cependant une "bien bonne": au congrès de Dijon de l'A.J.S., une motion de dernière heure demandant un "gouvernement ouvrier" , fut repoussée par les congressistes pour "manque de sérieux". Comment expliquer ce premier accroc entre l'U.N.E,F. - A.J.S. et son support politique, le parti trotzkyste lambertiste.

L'activisme forcené des petits chefs de l'A.J.S., les impératifs d'un recrutement accéléré pour récupérer les enfants de Mai, face aux autres gauchistes ont retardé le travail de politisation en profondeur: "venez à nous, il faut s'organiser, on verra après!"; d'où, malgré la littérature du Parti, des "bavures".

C'est ainsi que les congressistes de Dijon non encore intégrés au trotzkysme, ont rejeté le mot d'ordre du parti: "Gouvernement ouvrier".

3- UN MOT DES METHODES:

L'activisme récupérateur n'est pas propre aux "révisos de gauche"; ceux de droite ont toujours compensé leurs faiblesses idéologiques par les méthodes publicitaires propres au capitalisme: slogans, campagnes permanentes d'affichage et de communiqués de presse, etc; les révisos de gauche continuent la tradition.

Recruter, recruter, faire nombre, faire parler de soi tel est l'impératif. Les jobards appellent cela de l'efficacité. Ce n'est qu'aliénation supplémentaire pour les étourdis qui s'y laissent prendre.

Comme miroir à alouettes, verbalisme révolutionnaire, avant-garde consciente, action de masse, front ouvrier; et dans la réalité, réformisme politique et syndical: ainsi "agissent" les révisos de gauche dont les positions et les méthodes sont très ressemblantes à celles du Parti Communiste Français. C'est pour cette raison qu'ils sont, pour ce dernier, des concurrents dangereux.

E. MORMICHE.

SOUTENIR, C'EST-A-DIRE NE PAS FALSIFIER...

(Texte distribué, lors de la manifestation interprofessionnelle du 18 février).

Que le Préfet et les patrons de Loire-Atlantique s'en désolent, cela ne change rien à la réalité: "l'aire métropolitaine Nantes ..St-Nazaire" est depuis longtemps une région de grèves revendicatives, prolongées et dures. A l'encontre de tous ceux (presse et gauchistes essentiellement) qui ont intérêt à prétendre le contraire il faut dire que la grève

des Batignolles appartient à ce genre de grèves classiques qui se déroulent avec plus ou moins de casse, plus ou moins de solidarité dans la population, plus ou moins de débordement de l'encadrement syndical, avec plus ou moins de résultat, plus ou moins d'allure... On ne réussit pas tous les ans 53, 55 et 68.

La grève est classique car elle reproduit les schémas classiques de des grèves:

- exaspération et agitation qui s'étendent avec plus ou moins de bonheur (casse, prise à partie des patrons);
- reprise en main rapide de ces mouvements par les syndicats, dont le premier travail est de dévôyer le sens et la portée de ce qui s'est passé (ils sont, dès lors seuls avec les patrons à parler dans l'usine) et de justifier après coup le mécontentement par les revendications de type corporatiste, en se posant comme seuls interlocuteurs valables;
- organisation traditionnelle de la grève: soutien financier par la population, publicité par les autres syndicats et groupes représentatifs (sic!) pourparlers, rencontres.
- contrôle de la grève par un comité de grève qui n'est en fait qu'un accord intersyndical au sommet, avec surenchères démagogiques de chacun des syndicats.

Ces schémas ne sont justement jamais critiqués dans leur ensemble par les gens qui ont besoin de dire la grève exemplaire pour justifier leur conception naïve du durcissement de la lutte des classes. En fait, dans une région où la principale industrie traditionnelle, la métallurgie de transformation, ne cesse de décliner, où les industries de remplacement ne s'installent, malgré OREAM et CODER, que suivant le bon vouloir imprévisible et hasardeux des patrons, comment les travailleurs ne s'inquièteraient-ils pas de leur sort, eux qui n'ont pas le seul malheur d'être exploités, mais aussi celui d'être exploités dans l'insécurité, dans un secteur et une région économiquement retardataires...?

Il n'y a aucune raison dans ces conditions de laisser aller au-delà de cette constatation bureaucrates et gauchistes ceux-ci cherchant à remplacer ceux-là, en étant plus "au service du peuple", mais tout aussi oublieux qu'eux de ce que "l'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes".

En effet, si l'on suit l'évolution de cette histoire, on voit après plusieurs mois de grèves tournantes, une action spontanée de quelques ouvriers des Batignolles qui, comme cela s'est produit des centaines de fois, cassent du matériel dans les locaux de la direction. En termes non voilés, la C.G.T. mettant à profit le lock-out pour tenter de désolidariser la masse des ouvriers de ces actes exemplaires, accuse les gauchistes (trop contents d'être accusés de ce genre de truc évidemment!)... Mais l'explication est trop bête, et la manoeuvre échoue.. A la fin du lock-out, c'est la majorité des ouvriers des Batignolles qui, à la suite d'une motion de la C.F.D.T. (toujours fidèle à son rôle de putain gauchiste racolleuse, récupératrice d'encycliques sociales ou de conseils ouvriers suivant les périodes) décide la poursuite de la grève. En fait, en choisissant dès le départ comme expression de leur volonté de lutte l'un des termes de l'alternative proposée par les bureaucraties (motion C.F.D.T. contre C.G.T; reprise avec débrayages), ils étaient déjà dépossédés de leur initiative. Cela explique pourquoi ils n'iront pas plus loin que la décision de grève. Le comité de grève ne prend même pas le risque d'être élu par la base; il n'y a pas de prise en main réelle de la grève par les grévistes (réunions souveraines, organisation directe et liaisons réelles avec l'extérieur), moyen minimum pouvant rompre son isolement. Remplaceront ces instances des caricatures de la démocratie directes, des meetings avec prises de parole des seuls permanents syndicaux et votes sans discussion. De cette manière les grévistes feront leur grève, sans se soucier apparemment d'empêcher de parler tous ceux dont le métier est de l'interpréter; depuis la *Ligue Communiste* qui explique qu'on peut y voir une volonté de mise en échec des contrats de progrès (?), jusqu'aux technocrates de *l'Express* qui ont commencé à expliquer qu'elle pose le problème de la mise en place de la régionalisation.

A côté de la grève, les gauchistes...

La C.G.T. ayant été mise en minorité, les petits loups gauchistes ne se sentent plus pisser, et montent en marge de l'université un petit comité de soutien universitaire qui n'avait en fait que leur soutien à eux, mais qui leur permettait de venir apporter la bonne parole aux portes de l'usine ou de la gueuler de loin aux cortèges en ville: *"Ce n'est qu'un début continuons le combat*" (depuis le temps qu'ils ne disent que ça). *"Bati, Ferrodo même combat"* (comme si on ne le savait pas), *"Solidarité Etudiants-Ouvriers".*

Qu'est-ce que c'est que cette solidarité des étudiants qui étudient, ou qui sont "révolutionnaires professionnels"? qui se préparent par les études ou dans leurs petits partis une place de dirigeant dans une société où les ouvriers travailleront toujours? Qu'est-ce que c'est que ces merdoux qui eux ne luttent contre rien, mais qui *tarissent* toutes les luttes comme des sangsues inutiles. En Mai-Juin 68, il pouvait y avoir une véritable unité étudiants-travailleurs parce qu'à Nantes par exemple, 4.000 étudiants ne quittaient guère la rue que pour occuper leurs facultés; ils étaient une force non négligeable; actuellement ce n'est plus le cas, les petits chefs maoïstes ou trotskystes peuvent se leurrer d'illusions et de connerie, ils n'ont aucune influence durable ni à l'Université ni ailleurs; parce qu'ils n'ont rien compris à rien, parce que toutes leurs propositions sont artificielles, ils sont les populistes du XIXème siècle russe, ils sont les martyrs heureux des révolutions qu'ils rêvent; En dehors du fric nécessaire au soutien d'une grève, le "mouvement étudiant" n'avait rien à apporter, surtout pas son spectacle risible. Il n'y a pas de mouvement étudiant, il ne peut y avoir qu'une lutte à l'université ou ailleurs, que la révolution à l'université et partout.

La preuve de ce que ce *Comité de soutien universitaire* n'était qu'un prétexte, c'est que, à peine créé, il fut remplacé en fait par un *Comité de soutien "interprofessionnel"*, où en plus des traditionnels fossiles dirigeants ratés de groupuscules en passe de le devenir, quelques P.S.U. anodins et un bureaucrate national (que foutait-il là?) de la Ligue Communiste n'hésitaient pas à se "faire élire" et à se poser comme bureaucrates concurrents des bureaucrates contrôlant les Batignolles.

Les grévistes auront au moins profité de cette rivalité, chacun des deux camps voulant amener le plus de fric pour preuve de son importance et de sa représentativité.

Mais pourquoi donc les bureaucrates syndicaux et les gauchistes voulaient-ils la parole? Pour dire quoi?
Les bureaucrates syndicaux d'abord:
- "pour défendre le pouvoir d'achat" (C.G.T.), revendication de 2% d'augmentation (si);
- "contre la répression (après la chasse aux sorcières de la C.G.T. contre les gauchistes);
- "pour la défense de la dignité des travailleurs" (C.F.D.T. c'est une formule qui fait "qualitatif": bientôt au fronton des mairies "liberté, égalité dignité" et la face du monde sera changée);
- "pour la reprise des négociations (C.G.T, C.F.D.T., et le patronnat nantais est assez bête pour refuser...);
- surtout comme c'est toujours le cas dans une période un peu trouble, les syndicats défendent leur rôle, en constituant bureaucratiquement un comité de grève, en acceptant de discuter des revendications avec les patrons mais pas avec les travailleurs.... La seule chance que ceux-ci aient de dire leur mot; c'est que les syndicats ne soient pas d'accord entre eux, comme pour le début de la grève.

Les syndicats veulent le monopole de la direction et de la parole pour défendre leur rôle; pendant ce temps pour les gauchistes:
- la grève des Batignolles est exemplaire (pourquoi? la grève des Batignolles est un exemple de grève, c'est bien différent);
- la grève des Batignolles a affaibli la C.G.T., (c'est vrai à toutes les grèves; on peut même dire que plus le niveau des luttes monte, moins les appareils existent et inversement, à tel point que lors du reflux d'après Mai-Juin 68, on vit réapparaître successivement la *Ligue Communiste* et les divers machins gauchistes, la C-F,D.T, la C.G.T, l'A.J.S., le P.C.F. et enfin l'*Union des Etudiants Communistes*; on n'a pu se débarasser que de l'U.N.E.F. et de la S.F.I.O., mais ça peut revenir);
- il s'agit surtout pour les gauchistes de montrer qu'ils sont là, concurrents authentiques des bureaucrates en place.

Si la grève des Batignolles (ou une prochaine) a des chances d'être exemplaire en quoi que ce soit, c'est sûrement d'abord à condition qu'elle dépasse et laisse pour compte les positions de tous ces gens qui en font un exemple de leur politique, raison suffisante pour qu'elle n'ait justement aucune chance d'avoir une signification dans l'histoire. Pour l'instant, ils sont bien ennuyés.

Aux manifestations contre la répression ou pour soutenir la grève, la clientèle est la même, mais syndicats et groupuscules ont la même inquiétude devant la masse flottante qui ne choisit pas ses banderolles.

Les syndicats et partis de gauche ont peur de voir se développer une force qu'ils ne contrôlent pas.

Les gauchistes tentent de contrôler cette force.

Les uns et les autres sont d'ores et déjà cocus, même si la période historique récente est assez terne pour qu'ils y fassent illusion.
Pour nous le problème est de chercher ce qui relève le niveau de cette période pour y participer pleinement.

C'est pourquoi il nous faut dire clairement que le mouvement des Batignolles est en retrait par rapport à ce qu'on a déjà vu: par exemple, une véritable occupation d'usine avec séquestration des cadres... Le manque d'enthousiasme est évident, surtout vis-à-vis des discours syndicaux, plaqués sur la réalité et qu'il faut subir.

Les occupations spontanées des usines en 68 ont manifesté dès leur apparition une volonté d'efficacité immédiate dans le fait de s'emparer du territoire sur-le-champ. Elles n'ont pu mener jusqu'au bout cette exigence, parce qu'elles n'ont pas su dès le début empêcher les syndicats de fermer les portes des usines, et supprimer par là toute perspective de liaison réelle entre les usines occupées.

Malgré ces manques, pratiques, liés à un retard de la prise de conscience de ce qu'il représentait réellement, le mouvement des occupations était en France le signe d'un retour dynamique généralisé du mouvement ouvrier; les grèves sauvages en Allemagne, les très longues grèves contre l'Etat et les syndicats en Angleterre, le simple retour des grèves aux U.S.A... Ce retour se faisait depuis quelques années en liaison avec un renouveau de la critique révolutionnaire du mode d'existence, la possibilité de s'opposer de plus en plus efficacement à l'ordre normal des choses, garanti par toutes les nouvelles formes de pouvoirs issues du développement de la société, marchande, le renouveau d'un refus radical de la vie quotidienne imposée dans la jeunesse.

Le mouvement ouvrier récent a su poser dans ses moments les plus avancés la réalité de cette critique:
- En Italie, chez Pirelli, le mouvement de grève affirmait clairement le refus des cadences et de l'encadrement, en cassant la gueule aux contremaîtres, et commençait ouvertement la critique de la production, en mettant en

question l'utilité du travail qu'ils devaient faire (fabriquer les roues d'une bagnole qu'ils ne conduiraient jamais).

-En Suède, à Kiruna, des milliers de mineurs se sont insurgés contre les conditions de travail et les magouilles syndicales, dans une grève très dure que les syndicats et le gouvernement socialiste ont mis 6 mois à prendre en main pour la terminer très vite.

- Au Limbourg, les ouvriers refont l'expérience de la lutte ouverte contre la police du pouvoir, brûlent des voitures, broient la permanence syndicale.

- Au Danemark, le boycott des dockers parvient effectivement à empêcher des livraisons d'armes.

- En Pologne, le mouvement populaire vaincu en 56 par la formation du gouvernement de Gonulka, et qui n'a plus d'illusion à se faire en 70 sur le rôle de la bureaucratie économico-politique, relance l'attaque contre elle en foutant le feu aux immeubles du parti, pillent les magasins où on prétendait leur vendre ce qu'ils avaient produit eux-mêmes dans les usines.

La vérité de ces mouvements doit se répandre telle qu'elle s'est exprimée, car seuls ils ouvrent au mouvement ouvrier les perspectives d'un dépassement réel de l'état de choses, à l'Est comme à l'Ouest.

Mais le retour ou le maintien de mouvements classiques, comme celui des Batignolles, privés de ces perspectives historiques, doit s'expliquer dans la mesure ou le dépassement ne s'est pas fait, où l'ensemble des luttes qui ont suivi, dans tous les secteurs, le mouvement des occupations de Mai-Juin 68 a perdu toute efficacité de cet ordre, a pris sa place dans le spectacle, comme spectacle de l'impuissance des ouvriers à changer quoi que ce soit à ce qui leur arrive. Pourquoi?

Tous complices; Etat, patrons, syndicats, partis, sont d'accord pour permettre, sous prétexte d'information, la présentation désamorcée des grèves, matraquages, sabotages, par les mass média; ce sont les nouveaux jeux du cirque. Les psychologues et astrologues, avec les économistes, s'appliquent à expliquer que les désespoirs et violences révolutionnaires ne sont que troubles d'adaptation auxquelles ils s'entendent à proposer des remèdes. Pouvoirs syndicaux et politiques, et pouvoir d'état s'attachent prioritairement à cela; faire que la critique des rapports sociaux dans la totalité de la vie se réduise à la critique des rapports sociaux dans le travail.

Pour qu'éclate le scandale central de la production industrielle moderne: l'opposition flagrante entre l'accumultation croissante des richesses techniques et la pauvreté de de la vie vécue par tous, il faudra bien que se développe partout le refus du travail, la conscience de son utilisation réelle, et de son utilisation possible. Refuser hiérarchie sociale (contremaîtres ou permanents, chacun dans leur sphère de pouvoir), occuper les lieux de travail pour s'approprier ce nouveau territoire et se servir du matériel pour soi (réparation de mobylettes, appareils ménagers, etc...), aller se promener les jours de grève pour respirer l'air frais, faire l'amour et dormir tout son saoul; bloquer l'usine et la remettre seuls en marche en décidant de la production: toutes ces manifestations sont irrecevables tant par les futurs chefs de l'ère socialo-stalinienne que par l'actuel pouvoir d'état.

C'est pourquoi nous critiquerons toujours ce qui doit être critiqué (tout) et nous disons que les gauchistes ne sont pas révolutionnaires, que l'activisme gauchiste est un handicap pour la révolution.

Révolution qui viendra du dépassement de grèves comme celle des Batignolles, de l'approfondissement du malaise réel que chaque exploité est bien obligé de sentir dans sa peau. C'est ce malaise totalement conscient et la volonté totale de le voir disparaître qui permettra aux révolutionnaires de maintenant de na pas s'arrêter sur le chemin de leurs exigences? Comme on le dit depuis un moment, c'est toute la vie qu'il faut changer.

CONSEIL DE NANTES.
B.P. 327 - NANTES

RECTIFICATIF:

A la relecture de mon petit mot-réponse à J.M. Carité paru dans le dernier A.S. (n° 106), je m'aperçois que le dernier alinéa me fait écrire: *"Si tu veux dire que tout échange doit être favorisé, poussé sur son lieu de travail (par exemple) et évidemment* ***en-deça*** *de tout syndicat, fût-il anarchiste,...".* Bien sûr, c'était ***au-delà*** (dans le sens de au-dessus, plus loin, etc...) qu'il fallait lire, soit exactement le contraire, quoi !

Je suppose que le lecteur aura , comme on dit, rectifié de lui-même, sinon il est aussi gâteux que moi ou aussi saoul que je devais l'être quand j'ai commis cette ânerie. En tout cas, pour un correcteur de métier, ce n'est pas fort, mea culpa...

Christian LAGANT.

AUTRE RECTIFICATIF:

Le numéro de février de l'A.S. portant le n°105, celui de mars aurait dû être le 106; c'est par erreur qu'il a été marqué 107. Aussi avons nous marqué celui-ci du n°107 bis.

AUX CAMARADES DE L'ALLIANCE SYNCALISTE...

(A propos du mouvement révolutionnaire, en général, et de l'Alliance Syndicaliste en particulier).

Cette lettre ouverte, je l'avais écrite au début du mois de janvier, au moment où je décidai de quitter l'A.S. Il me semble qu'elle peut apporter quelque lumière sur la "Lettre Ouverte aux Révolutionnaires" parue dans le numéro 106. J.M. CARITE.

Depuis Mai 68, nous avons assisté à une remise en question totale dans le fond et dans la forme du mouvement révolutionnaire. Ce n'est pas un hasard si cela remonte à Mai 68. Ces semaines de lutte généralisée furent enfin la preuve par l'action que tout était possible. La preuve seulement. Car à regarder de plus près ce mois de Mai ne fut pas joli-joli. Le plus important ne fut pas l'action même, cataloguée déjà, mais les perspectives qu'elle ouvrait, grâce à l'imagination qui n'était plus un vain mot.

Après Mai 68 qu'avons-nous vu? Deux tendances dans le mouvement surgi ou resurgi des luttes insurrectionnelles; L'une qui englobait Mai 68 dans le mouvement historique global du prolétariat pour son émancipation, l'autre qui en faisait un point de départ, crachant allègrement sur tout ce qui était ou devait être poussé dans les poubelles de l'histoire.

La première tendance disons "'classique" reprenait le train-train lamentablement moribond d'avant Mai 68. L'autre poussait le plus loin possible l'imagination en cherchant de nouvelles bases et de nouvelles formes de luttes. La tendance classique fut symbolisée par la *Fédération Anarchiste*, une partie de la C.N.T, et tous les divers mouvements qui s'étaient refait une virginité durant ce mois-là, l'O.R.A entre autres.

La seconde, par l'éclosion de groupes refusant les anciennes structures, pour conserver les acquis théoriques de Mai 68 (Comités d'action...), groupes "autonomes", et par la recherche concrète d'actions pouvant contribuer au changement de la société. J'ai pour ma part participé à certains groupes autonomes pendant plus d'une année, puis participé à une expérience communautaire qui se voulait libertaire.
Quelle était la place de l'*Alliance Syndicaliste* dans ces deux tendances?

Logiquement, elle aurait dû être une synthèse, permettant de situer de nouveaux moyens de luttes dans le cadre de la lutte historique globale. Elle pouvait d'autant mieux le faire, qu'elle se proposait d'unir les différentes tendances anarcho-syndicalistes révolutionnaires. Elle semble le faire pendant ses deux premières années de recherches. D'abord par le refus de se proclamer "organisation" tant que sa réalité ne le lui permettait pas, ensuite de laisser une grande part dans sa recherche au débat indispensable à la création d'une organisation. Cela semblait être.

Seulement l'A.S. a voulu aller trop vite. A peine trois-cents militants s'étaient-ils réunis, qu'ils leur fallait un manifeste, puis une stucturation, puis un journal. En fait au regard de ce qui se passe, l'A.S. ne fit que répéter les erreurs passées. Se conformant plus à la tradition qu'au caractère nouveau de la lutte. La meilleure preuve en est que pendant toute son existence, l'A.S. ne s'occupe, guère que du coté structuration, et absolument pas du coté action. En oubliant que l'organisation, de la lutte dépend avant tout de la lutte qu'on mène. En oubliant qu'on ne lutte pas pour s'organiser, mais qu'on s'organise en fonction de la lutte.

L'A.S. échoua dans le cadre de l'action, il ne resta plus alors qu'à théoriser sur l'action possible. Ce qu'elle fit, magistralement, d'ailleurs, mais toujours sans agir. Il n'est pas difficile de faire un manifeste. D'agir, c'est déjà une autre histoire. L'ambiance interne de l'A.S. évoqua trop rapidement l'ambiance de toutes les autres organisations "classiques" pour qu'elle puisse espérer recruter des volontaires. Sinon ceux qui venaient voir là ce qui se passait, pour en repartir rapidement vers quelque chose de nouveau.

Pourtant ce n'était pas faute d'avoir des militants de valeur. Je le dis très honnêtement. Mais par faute de n'avoir pas très bien assimilé la réalité de mai 68. Et de l'inclure dans le processus historique global. Ramener la joie de ces quelques jours d'insurrection à un facteur économique détruisait précisément tout ce qui n'avait fait la valeur de ces quelques jours. C'est ce que ne manquèrent pas de faire les théoriciens de l'A.S.

Il faut comprendre qu'une révolution ne se fera jamais par l'économie seulement. Il faut comprendre que Marx est beaucoup moins important qu'Alphonse Allais. Toutes les théories passées appartiennent peut-être au patrimoine de l'intelligenstia révolutionnaire, mais le malheur est que celle-ci n'est pas révolutionnaire. Marx n'est pas plus révolutionnaire que Proudhon ou Descartes. Cela aussi il fallait le comprendre. Apparemment personne à l'A.S. ne l'a compris. Pourtant Mai 68 ne se priva pas de le démontrer.

Mais l'A.S. pouvait quand même espérer faire du nouveau dans le "classique", dans la mesure ou elle aurait persisté sur le chemin de la lutte unitaire. Elle ne le fit pas non plus. Elle aurait pu, par là, faciliter le débat entre "classiques", et faciliter ainsi leur auto-destruction, permettant à la sève nouvelle de monter. Elle ne le fit donc pas. A peine eut-elle trois-cents militants, sur le papier, parce qu'en réalité elle n'en eût jamais autant, qu'elle se proclama "organisation". Sans comprendre, que, du jour où elle le ferait, elle quitterait le chemin de la lutte unitaire, pour rejoindre les "classiques" sur celui de l'inefficacité. Un manifeste fut édité, qui vint tout naturellement se poser aux côtés des autres manifestes de toutes les autres organisations "classiques". Une structure fut adoptée

qui vint tout aussi naturellement se poser à coté des autres. Un journal fut décidé, qui viendrait de la même manière se poser à coté des autres feuilles. Et n'aurait qu'une seule conséquence: augmenter le nombre des vendeurs de feuilles à la porte des usines, et sur les marchés.

Je me souviens d'avoir été le seul à ma connaissance à remettre en cause le principe du journal, à demander qu'on étudie plutôt une participation active à des journaux déjà existants. On me répondit que ce journal manquait. C'est faux. Le journal ne manque absolument pas, des journaux nous en avons trop. Ce qui manque c'est la matière pour les faire. Si les camarades de l'A.S. avaient accepté de participer au *"Combat Syndicaliste"*, en y apportant et leur travail et leur imagination pour changer la figuration de ce journal, tout le monde y aurait gagné. Mais à l'A.S., on préférait avoir son journal, ne pas se mouiller avec la C.N.T. sous prétexte qu'une *Alliance Syndicaliste* ne pouvait faire une propagande préférentielle pour telle ou telle autre confédération. Sans compter que certaines rancunes à l'égard de la C.N.T. n'étaient pas encore éteintes. Je me souviens encore, comment fut accueilli un camarade des J.A.S. pour comprendre qu'effectivement, il y avait beaucoup plus que le motif "officiel" invoqué. Il y avait déjà, en réalité, l'esprit de chapelle tant vilipendé par ailleurs par certains militants de l'A.S. Esprit de chapelle qui ne s'affirma, d'ailleurs, que dans les querelles de chapelle ce qui permit à l'illusion de durer. En dehors, on prônait l'action unitaire. Paroles seulement, et détruites aussitôt par les actes envers les autres organisations.

Je pensais, et tout le travail que j'avais accompli avec les camarades bretons allait dans ce sens, que l'A.S. n'était qu'un premièr pas vers la construction du mouvement révolutionnaire. Malheureusement pour la plupart des militants parisiens l'A.S. était une fin en soi. Sans comprendre, là encore, que cette optique tuait l'A.S., et lui retirait toute valeur, comme toute utilité.

Pour en revenir au journal, la participation au *Combat Syndicaliste* étant exclue, on pouvait alors envisager la participation au *Front Libertaire*, journal qui a sacrément besoins d'un coup de main et d'une solide révision de son optique révolutionnaire. On répondit, là, que l'AS était une organisation spécifique, l'ORA aussi, qu'elles avaient toutes les deux besoin d'un organe spécifique.

C'était sous-entendre que l'O.R.A. ne luttait pas dans le même domaine que l'A.S., comme par exemple, la F.A.I. et la C.N.T. espagnole en 36. Pourtant dans le manifeste de l'A.S. on lit "*L'Alliance rappelle que selon les perspectives initiales des pionniers du mouvement syndical, aucun problème n'est étranger au syndicat-groupement spécifique de classe".* Je voudrais alors, qu'on me dise qu'elle est la différence, sur le fond, entre la lutte de l'O.R.A. (qui corollairement à la citation précédente n'a pas l'air d'être un groupement spécifique de classe) et celle de l'A.S.? Pour moi il ne devrait y en avoir aucune. De même avec la C.N.T. Mais il en existe pour les théoriciens qui analysent à longueur de nuits. Plaçons nous un peu du côté de la "masse", de ceux qu'on veut toucher si on se dit militant. Quelle est leur réaction face à ces distinguos de sorbonnards? On ne comprend rien. Et moi non plus je ne comprends rien. A moins qu'il y ait une hiérarchie dans la lutte sociale? Et, si on affirme que le syndicat est le *"groupement spécifique de classe"*, on sous-entend donc que tout ce qui n'est pas syndicat n'est pas groupement ni spécifique ni de classe. Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce que ça signifie que, par exemple, le syndicat s'occupe de tout ce qui concerne l'exploitation sur le lieu de l'exploitation et que l'O.R.A., par exemple, s'occuperait du reste? Absolument pas, puisqu'on me dit aussi dans ce manifeste *"qu'aucun problème n'est étranger au syndicat"*. Alors je ne comprends plus, et comme je fais toujours quand je ne comprends plus des gens qui veulent pourtant être compris, je demande encore des explications. Q'on ne me donne jamais d'ailleurs. Pourtant, il y a encore quelque chose, et je veux pousser le raisonnement jusqu'au bout. L'A.S. n'est pas contre une lutte conmune avec l'O.R.A. Alors, pourquoi ne pas faire une seule organisation? Pas possible de faire une seule chose de deux choses spécifiquement différentes répond-on à ma naïveté. Et là, j'ai l'impression qu'on me prend pour un con ou que celui qui me répond ça, n'a jamais réfléchi à ce qu'il disait.

Quoiqu'il en soit, ce manifeste fut fait complètement en dehors des réalités, on préféra aller demander conseil à des historiens plutôt que leur avis aux travailleurs. C'est une manière d'agir, mais qu'on ne vienne pas dire ensuite qu'on veut que l'A.S. soit un mouvement de masse, ou le devienne. Je parlerai plutôt de confrérie.

Pour comprendre cet échec, impardonnable après mai 68, il faut voir un peu la démarche suivie.

L'A.S. était partie d'un bon pied. D'abord cette volonté de toujours susciter le débat à la base; toujours organiser des conférences régionales et nationales. Et puis il y avait cette base anarcho-syndicaliste de lutte, à laquelle aboutissent toutes les entreprises actuelles, et qu'on peut croire valable, et qui l'est à condition de n'en pas faire un mythe historique.

Après deux ans de préparation, AS = 300 militants. Premier échec. Pas étonnant en fait. Car dès le départ , tout s'est passé dans un cercle restreint où figuraient principalement des camarades de l'*Union des Syndicalistes*, et de l'*Union Anarcho-syndicaliste*. Deux échecs précédents de tel groupement. En fait on avait pris les mêmes cartes, on les avait battues, et on recommençait entre connaissances. Départ du topo: *"les copains il faut qu'on se regroupe"*, méthode : comme avant mai 68. Ce n'était pas la peine d'écrire dans une brochure que *"rien ne serait plus comme avant"* pour manquer d'imagination à ce point là.

Donc on est resté entre connaissances, et on y restera, j'en suis sûr, les exemples passés ne manquent pas pour le prouver.

Ce qui donne le résultat précité, trois cents gars, et encore, sur le papier. Trois cents connaissances, et pas toujours d'excellentes fréquentations, j'en sais quelque chose.

On est même retombé dans l'avant-gardisme et la conception élitaire de fait du mouvement révolutionnaire. A savoir qu'on a abandonné le débat, pour aller directement à un semblant de combat, avec cette seule idée *"comment faire pénétrer nos idées dans la masse"*. Sans douter que ce soient les meilleures, ou qu'elles ne puissent pas convenir à la "masse". Son désintérêt pour ce genre d'entreprise semblerait d'ailleurs le prouver. On constatait alors qu'on possédait la "vérité" et qu'en bons apôtres on devait lui faire pénétrer l'obscurantisme des classes laborieuses. Mais pour expliquer l'échec de tels tentatives, le désintérêt (voir plus haut) des travailleurs, on disait: *"c'est la faute à l'aliénation"*, puis *"courons sus à l'aliénation"*, en sous-entendant *"nous, de ce côté-là, ça va, on n'est pas aliéné"*. Car, de quoi tirait-on que l'A.S. était ce qu'il fallait au prolétariat? d'exemples historiques, malheureusement pas éclatants de réussite.

Il aurait fallu se demander *"pourquoi ce désintérêt?"*. Et à cette question il y a autant de réponses que de travailleurs. Parce que tel travailleur est cocu, on n'arrivera jamais à lui faire comprendre son aliénation économique, ça ne l'intéresse pas. Et c'est pas dans Marx et compagnie qu'on apprendra à parler cocufiage et sexe. Et il y a encore bien des exemples. Il faudrait d'abord que le travailleur m'exprime ce qui le préocuppe, pour que j'arrive à lui expliquer le peu de ce que je sais en fonction de ce qui l'intéresse. Pas avec un manifeste sous le bras et une structure dans la tête. C'est de pédagogie et non idéologie, ne pas confondre . Ensuite pour que le travailleur exprime ses préoccupations, il faut lui en donner les moyens. L'A.S. ne l'a pas fait, mais n'est ni en mesure de le faire, ni sur la voie pour le faire.

Pour s'exprimer ce peut-être dans un journal, ce peut-être dans l'art, dans la discussion publique, etc... Donc il faut lui donner le moyen dont il a besoin. C'est notre seule raison d'exister en tant que révolutionnaires. La construction d'une maison du peuple comme celle de la rue Mademoiselle, est un geste révolutionnaire. Les actions directes des gauchistes sont des gestes révolutionnaires. Un journal underground est un geste révolutionnaire. Le reste et en particulier ce que proposent les Camarades de l'A.S. que j'ai connus, ne sont pas des gestes révolutionnaires. Tout au plus du réchauffé des échecs passés. Mais pour être révolutionnaire il faut de l'imagination. Et c'est ce qui manque le plus à l'A.S.

Et puis, comment peut-on parler sans sourire de l'*Alliance Syndicaliste*? Elle n'existe pas. Je ne nie pas que quelques syndicalistes révolutionnaires se soient alliés. Mais de là à parler d'une organisation s'appelant et se voulant *"Alliance Syndicaliste"*, quand, de fait et de surcroît, la C.N.T. en est pratiquement exclue, non, il faut un minimum de sérieux, camarades. Peut-on aussi parler d'une *Région Parisienne* de l'AS?

Allons, vous le savez comme moi, l'A.S. parisiennne compte une trentaine de membres. Soyons sérieux, les gars.

Et sur le plan pratique, on élabore d'abord une théorie,puis on essaie d'y faire coller la pratique. Seriez-vous léninistes sans le savoir?

Mais, et pour terminer cette longue lettre, tout ceci n'est que paroles. Pour moi, j'agis maintenant. J'en parle ensuite. C'est ainsi que, avec quelques camarades nous avons décidé d'affirmer notre refus de participer à la société en commençant par éditer, ce que nous écrivons, nous mêmes. C'est un début. Mais qui nous semble révolutionnaire. Quand nous aurons à montrer des faits, des actes, nous le ferons. C'est tout. Maintenant, sachez aussi, camarades, que je refuse d'avance toutes vos possibles réponses. Je les connais déjà et c'est sur cela entr'autres choses que j'ai fondé ma critique. Ce que je demande à quelqu'un qui se prétend révolutionnaire, ce ne sont pas des paroles mais des actes, avec des paroles sous pouvez tout faire, tout démontrer, seulement vos actes sont là pour nier vos théories. Maintenant, je le tais sur ce qui concerne l'A.S.

Jean-Marc CARITE.

OÙ VEUT-ON EN VENIR?

L'*Alliance Syndicaliste* (groupe parisien) ayant renoncé à louer la grande salle de la Mutualité lundi 22 mars au soir pour la commémoration du centenaire de *la Commune de Paris*, d'autres organisations et journaux primitivement prévus pour participer au meeting se sont substitués à l'*Alliance*, volontairement défaillante et ont "convié les militants anti-autoritaires dimanche 14 mars en matinée au lieu et place du second gala de *"Liberté"*. La santé de notre vieux compagnon Louis Lecouin s'étant brusquement détériorée, il n'y avait aucune manoeuvre de sa part, en renonçant à ce gala et en appelant les lecteurs de *"Liberté"* au meeting commémoratif placé sous sa présidence en dehors même de sa présence physique.

Disons-le franchement, ce meeting ne fut ni un succès, ni un échec, parce qu'un millier de personnes seulement remplirent le vaisseau.

Il n'était pas prévu à l'origine de meeting contradictoire parce que les organisateurs pensaient qu'hormis quelques

partisans des Versaillais, personne dans le public ne viendrait contester l'hommage rendu aux communards.

Unir sous le signe de la Révolution du 18 mars, anarchistes, libres-penseurs et pacifistes, n'était-ce pas suffisant? Eh bien! il faut croire que non puisque des médiocres, des contestataires contestant tout sauf eux-mêmes vinrent, à vingt cinq tenter de jeter le trouble en hurlant: "meeting permanent", "la parole à la salle", plus quelques injures et odieuses grossièretés à l'égard des orateurs et de ceux qui osèrent physiquement empêcher les trublions de monter sur la scène et de s'emparer du micro. Ils en furent quittes pour leurs frais...

Il paraît que dans nos milieux certains adoptent comme slogans en guise de *"bien être et liberté"*: *"Jouis, vole, viole"*. On croit rêver lorsqu'on sait que même aliénés par la société capitaliste et étatique, ces diversions n'ont jamais résolu les problèmes sociaux ou même de la révolution sexuelle. Au contraire, elles font fuir les militants sérieux.

Certains se grisent et croient que toutes ces gesticulations peuvent aboutir à la Révolution. Quelle révolution? La leur pardi, pas la nôtre! Fi des anciens qu'on à enterrés deux fois pour leur action passée et leur influence réelle dans le cheminement des idées. Un siècle de luttes, c'est périmé, dépassé...

Aujourd'hui, on est "révolutionnaire" avec n'importe qui, n'importe comment, n'importe où, même avec le Diable et le Bon Dieu.

On rejette avec indignation la *Fédération Anarchiste*, la *Libre-Pensée*, "*L'Union Pacifiste"*, l'humanitarisme social, pacifiste, libertaire, pour s'allier avec les pires tenants de la dictature sur le prolétariat.

Des humoristes stéphanois s'intitulent même "anarcho- maoïstes"...comme si Mao-Tse-Toung qui mime Napoléon et a été stalinien naguère s'était brusquement métamorphosé en bakouniniste, avec son pouvoir au bout du fusil et sa sale guerre populaire.

Ce qui m'attriste le plus, c'est précisément que les "purs" anarcho syndicalistes qui vilipendent Maurice Joyeux, sous-estiment le vieil anar Lecoin, ricanent sur les pacifistes les citoyens du monde, sans omettre la *Ligue des droits de l'homme*, le *Planning Familial* et les francs-maçons , procèdent à l'amalgame, ce qui est une malhonnêteté intellectuelle.

On ne peut non plus s'allier avec les lambertistes, krivinistes, maoïstes ou autres bolcheviks, même épisodiquement, comme le font certains (*"J'accuse"* du 15 mars) qui appelent à une *"manifestation unique"*... Les auteurs de cet appel à une manif unique procèdent eux aussi à une interprétation tendancieuse à propos de 1871. Les communards ont accompli une épopée héroïque indéniable mais commirent en 72 jours des fautes dues à leur élan généreux et naïf. D'ailleurs pouvaient-ils faire autrement avec des "jacobins et des blanquistes"? Il convient, un siècle plus tard d'en tirer les leçons comme le firent en particulier P.O. Lissagaray, Louise Michel, et Maxime Vuillaume... Souvenons-nous également du 18 mars 1921 à Cronstadt... Soyons nous-mêmes.

Albert SADIK.

UN SYNDICAT PAS COMME LES AUTRES: *"L'UNION DES TRAVAILLEURS AGRICOLES"...*

Ce n'est pas en France mais dans un départenent français (nuance!) la Guadeloupe, où 3% de blancs font la loi à 97 % de noirs qui la subissent.

La principale ressource du pays est la canne à sucre. En février, moment de la récolte, elle mobilise 10.000 travailleurs, les "coupeurs de canne" très durement exploités; la fleur de la canne à sucre qui s'éparpille en duvet impalpable, irrite les poumons et provoque d'insupportables maladies de peau; trancher la tige à la serpe par 30 degrés lourds, épuise le coeur aussi vite que les muscles se nouent.

Cette année, les travailleurs ont mené une grève dure (deux mois d'arrêt de travail), tous unis, cette fois, contre leur régime d'exploitation.

Face aux syndicats traditionnels, dont la CGT (moins de 1.000 adhérents parmi les coupeurs) s'est créée l'*Union des travailleurs agricoles*. C'est le 12 décembre 1970 qu'une assemblée consultative de 800 militants (tous coupeurs de canne) , la catégorie la plus pauvre des ouvriers agricoles, a créé l'U.T.A. qui compte aujourd'hui 1.200 adhérents payant leur cotisation.

C'est un syndicat de type nouveau, sans permanent ni bureaucratie. Toutes les décisions sont prises en assemblée générale et exécutées par un conseil syndical de 18 membres: trois par section géographique - élus par les militants et responsables devant eux. Tout dirigeant qui sort de la production est automatiquement exclu du syndicat.

Tout dirigeant qui comment un acte jugé contraire aux intérêts des travailleurs peut être immédiatement révoqué. Il suffit qu'un tiers des syndiqués demande la convocation d'une assemblée générale extraordinaire pour qu'elle ait lieu. Les délégués sont élus pour un an. Ils ne sont que des exécutants dont on peut exiger à tout instant qu'ils rendent des comptes.

L'U.T.A. est un syndicat de lutte qui n'exclut pas des prises de position politiques pourvu qu'elles soient exprimées par la masse. Refusant de préjuger des décisions de l'assemblée générale, aucun de ses représentants n'accepte de définir des projets à long terme. Il semble cependant probable que l'U.T.A. s'insère dans le mouvement pour l'Indépendance.

UN SYNDICAT VRAIMENT PAS COMME LES AUTRES!

N. BEALU
d'après "Politique-Hebdo" du 11-3-71)

“LA HIERARCHIE, C'EST COMME LES ... ETAGERES: PLUS C'EST HAUT, MOINS ÇA SERT!”

(incription sur les murs d'un gymnase du lycée du Havre)

ABONNEMENTS:

Guy RAYNAL 12 rue Béchade 79 CHEF-BOUTONNE

C.C.P. 2094 49 BORDEAUX

ABONNEMENT: 6.00 F. les 10 numéros

ABONNEMENT DE SOUTIEN: 10.00 F.

Le Directeur-Gérant: Jacques METIVIER St Léger-lès-Melle 79 - MELLE.